

en vain d'arrêter cette émigration; les lois furent toujours éludées avec adresse, ou violées avec audace.

La faiblesse, qui était une suite nécessaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Espagne à ravager des côtes sans défense : on vit même le célèbre navigateur anglais François Drake prendre et piller la capitale. Ceux des corsaires qui n'avaient pas de si grandes forces, ne manquaient guère d'intercepter les bâtimens qui étaient expédiés de ces parages, alors les mieux connus du Nouveau-Monde. Pour comble de calamité, les Castillans eux-mêmes se firent pirates : ils n'attaquaient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avaient contractée d'armer clandestinement pour aller chercher partout des esclaves, empêchait qu'on ne pût les reconnaître; et l'appui qu'ils achetaient des vaisseaux de guerre chargés de protéger la navigation, les assurait de l'impunité.

Le commerce que la colonie faisait avec les étrangers, pouvait seul la relever, ou empêcher du moins sa ruine entière : il fut défendu. Comme il continuait, malgré la vigilance des commandans, ou peut-être par leur connivence, une cour aigrie et peu éclairée prit le parti de raser la plupart des places maritimes, et d'en concentrer les malheureux habitans dans l'intérieur des terres : cet acte de violence jeta dans

les esprits un découragement que les incursions et l'établissement des Français dans l'île, portèrent depuis au dernier période.

L'Espagne, uniquement occupée du vaste empire qu'elle avait formé dans le continent, ne fit jamais rien pour dissiper cette léthargie : elle se refusa même aux sollicitations de ses sujets flamands, qui désiraient vivement d'être autorisés à défricher des contrées si fertiles. Plutôt que de courir le risque de leur voir faire sur les côtes un commerce frauduleux, elle consentit à laisser dans l'oubli une possession qui avait été importante, et qui pouvait le redevenir.

Cette colonie, à qui sa métropole n'était plus connue que par un vaisseau médiocre qu'elle en recevait tous les trois ans, avait, en 1717, dix-huit mille quatre cent dix habitans espagnols, métis, nègres ou mulâtres. Leur couleur et leur caractère tenaient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen et de l'Africain, en raison du mélange qui s'était fait du sang de ces trois peuples, dans l'union naturelle et passagère qui rapproche les races et les conditions; car l'amour, comme la mort, se plaît à les confondre. Ces demi-sauvages, plongés dans une fainéantise profonde, vivaient de fruits et de racines, habitaient des cabanes, étaient sans meubles, et la plupart sans vêtemens. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avait pas étouffé le préjugé des bien-séances, le goût des commodités, recevaient des

ix.
État actuel
de la partie
espagnole
de Saint-
Domingue.

habits de la main des Français leurs voisins, auxquels ils livraient leurs nombreux troupeaux, et l'argent qu'on leur envoyait pour deux cents soldats, pour les prêtres et pour le gouvernement. La compagnie exclusive, formée en 1756 à Barcelone pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, n'a rien opéré. Depuis que cette île a été ouverte, en 1766, à tous les navigateurs espagnols, son état est encore resté le même. Ce qu'on peut y avoir planté de cannes, de cafiers et de pieds de tabac ne suffit pas à sa consommation, loin de pouvoir contribuer à celle de la métropole. La colonie ne fournit annuellement au commerce national que cinq ou six mille cuirs, et quelques denrées de si peu de valeur, qu'elles méritent à peine d'être comptées.

Tout dans l'île se ressent de ce défaut de cultures. Sant-Yago, la Vega, Seibo, d'autres lieux de l'intérieur des terres, autrefois si renommés pour leurs richesses, ne sont plus que de vils hameaux où rien ne rappelle leur splendeur première.

Les côtes n'offrent pas un tableau plus animé. Au sud de la colonie est la baie étroite et profonde d'Ocoa, qu'on pourrait appeler un port. C'est dans cet endroit où les Espagnols n'ont point d'établissement, quoiqu'une saline, qui suffit à leurs besoins, en soit fort proche; qu'est déchargé l'argent envoyé du Mexique pour les dépenses du gouvernement, et d'où il est porté sur

des chevaux à San-Domingo, qui n'en est éloigné que de quinze lieues.

Cette célèbre capitale de l'île reçut long-temps directement ces secours étrangers; mais alors la Lozama, qui baigne ses murs, admettait des bâtimens de six cents tonneaux. Depuis que l'embouchure de cette rivière a été presque comblée par les sables et par les pierres que cette rivière entraîne des montagnes, la ville n'est pas dans un meilleur état que le port, et de magnifiques ruines sont tout ce qui en reste. Les campagnes qui l'environnent n'offrent que des ronces et quelques troupeaux.

Quatorze lieues au-dessus de cette place, coule la rivière de Macoussis, où abordent le petit nombre de navires américains qui viennent trafiquer dans l'île. Ils débarquent leurs faibles cargaisons à la faveur de quelques îlots qui forment un assez bon abri.

Plus loin, toujours sur la même côte, la Rumaná parcourt les plus superbes plaines qu'il soit possible d'imaginer; cependant on ne voit sur un sol si vaste et si fécond qu'une bourgade qui paraîtrait misérable dans les contrées même que la nature aurait le plus maltraitées.

Le nord de la colonie est digne du sud. Portode-Plata, dont il serait difficile d'exagérer la beauté, la bonté, ne voit dans ses nombreuses anses, ne voit sur son riche territoire que quelques cabanes.

L'Isabellique, qui a une belle rivière, des plaines immenses, des forêts remplies de bois précieux, ne présente pas un aspect plus florissant.

Avec autant ou plus de moyens de prospérité, Monte-Christo n'est qu'un entrepôt où des interlopes anglais viennent habituellement charger les denrées de quelques plantations françaises établies à son voisinage. Les hostilités entre les cours de Londres et de Versailles, rendent les liaisons frauduleuses infiniment plus considérables, et ce marché acquiert alors une grande importance; mais ce mouvement de vie cesse aussitôt que le ministère de Madrid croit convenable à ses intérêts de se mêler dans les querelles des deux nations rivales.

Les Espagnols n'ont aucune possession à l'ouest de l'île, entièrement occupé par les Français; et ce n'est qu'après la dernière paix qu'ils ont jugé convenable de former des établissemens à l'est qu'on avait depuis long-temps perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures pouvait s'exécuter dans la plaine de Vega-Réal, située dans l'intérieur des terres, et qui a quatre-vingts lieues de long, sur dix dans sa plus grande largeur. On trouverait difficilement dans le Nouveau-Monde un terrain plus uni, plus fécond, plus arrosé. Toutes les productions de l'Amérique y réussiraient admirablement; mais l'extraction en serait impossible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins, dont l'entreprise effraierait même des

peuples plus entreprenans que la nation espagnole. Ces difficultés devaient naturellement faire jeter les yeux sur des côtes excellentes, déjà un peu habitées, et où l'on aurait trouvé quelques subsistances. On craignit sans doute que les nouveaux colons ne prissent les mœurs des anciens, et l'on se détermina pour Samana.

C'est une péninsule large de cinq lieues, longue de seize, et dont le sol, quoiqu'un peu inégal, est très-propre aux plus riches productions du Nouveau-Monde. Elle a de plus l'avantage d'offrir aux bâtimens qui arrivent d'Europe un atterrage facile, et un mouillage sûr.

Ces considérations déterminèrent les premiers aventuriers français qui ravagèrent Saint-Domingue, à se fixer à Samana. Ils s'y soutinrent assez long-temps, quoique leurs ennemis fussent en force dans le voisinage. On sentit à la fin qu'ils étaient trop exposés, trop éloignés des autres établissemens que leur nation avait dans l'île, et qui prenaient tous les jours de la consistance. On les rappela. Les Espagnols se réjouirent de ce départ, mais ils n'occupèrent pas la place qui devenait vacante.

Ce n'est que de nos jours que la cour de Madrid y a fait passer quelques Canariens. L'état s'est chargé de la dépense de leur voyage, des frais de leur établissement, de leur subsistance pendant plusieurs années. Ces mesures, quoique sages, n'ont produit aucun bien. Le vice du cli-

mat, des défrichemens commencés sans précaution, l'infidélité surtout des administrateurs qui se sont appropriés les fonds qui leur étaient confiés, toutes ces causes et peut-être quelques autres, ont précipité dans le tombeau la plupart des nouveaux colons ; et ce qui a échappé à tant de calamités, languit dans l'attente d'une mort prochaine. Voyons si les efforts pour rendre Cuba florissant auront été plus heureux.

x.
Conquête
de
l'île de Cuba
par les
Espagnols.

Cette île, séparée de Saint-Domingue par un canal étroit, peut avoir deux cent cinquante lieues de long, sur vingt, trente et quarante de large. Son terrain est très-inégal ; ses plaines et ses vallées offrent un sol communément fertile. Des pâturages excellents, des bois propres à beaucoup d'usages, couvrent la plupart de ses montagnes. Dans la multitude des rivières qui l'arrosent, à peine s'en trouve-t-il deux ou trois qui soient navigables, sept ou huit milles, même pour des canots. Trois ou quatre de ses innombrables rades peuvent recevoir des vaisseaux de guerre.

Colomb découvrit Cuba dans son premier voyage, mais n'y forma point d'établissement. Quelques-uns des navigateurs qui se traînaient sur ses traces, en parcoururent successivement les côtes, et parlèrent si avantageusement du pays qu'on résolut de l'occuper. Le soin de le soumettre fut confié à Diego de Velasquez, qui, suivi de trois cents guerriers aussi avides que

lui de fortune, aborda en 1511 à sa partie orientale.

Le cacique Hatuey régnait dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'île Espagnole, en était sorti pour éviter l'esclavage où sa nation était condamnée. Suivi des malheureux qui étaient échappés à la tyrannie des Castillans, il avait établi dans le lieu de son refuge, un petit état qu'il gouvernait en paix. C'est de là qu'il observait au loin les voiles espagnoles dont il craignait l'arrivée. A la première nouvelle qu'il eut de leur approche, il assembla les plus braves des Indiens, ses sujets ou ses alliés, pour les animer à défendre leur liberté ; mais en les assurant que tous leurs efforts seraient inutiles, s'ils ne commençaient par se rendre propice le dieu de leurs ennemis : *La voilà*, leur dit-il devant un vase rempli d'or, *la voilà cette divinité si puissante, invoquons-la.*

Ce peuple, bon et simple, crut aisément que l'or pour lequel se versait tant de sang, était le dieu des Espagnols. On dansa, on chanta devant ce métal brut et sans forme, et l'on se reposa sur sa protection.

Mais Hatuey, plus éclairé, plus soupçonneux que les autres caciques, les assembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *sur aucun bonheur, tant que le dieu des Espagnols sera parmi nous ; il est notre ennemi comme eux, ils le cherchent partout, et s'établissent où ils le trouvent : dans les profon-*

deurs de la terre ils sauraient le découvrir ; si vous l'avaliez même, ils plongeraient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher : ce n'est qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous oublieront sans doute. Aussitôt tout l'or qu'on possédait fut jeté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Espagnols. Les fusils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant dispersèrent les sauvages qui voulaient résister. Mais Hatuey pouvait les rassembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorsqu'il n'attendait que la flamme, un prêtre barbare vint lui proposer le baptême et lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices, dit le cacique, y a-t-il des Espagnols? Oui, répondit le missionnaire, mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien, reprit Hatuey, et je ne veux point aller dans un lieu où je craindrais d'en trouver un seul. Ne me parlez plus de votre religion, et laissez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé, le Dieu des chrétiens déshonoré, sa croix baignée dans le sang humain; mais Velasquez ne trouva plus d'ennemis. Tout plia sans résistance; et la nation ne survécut cependant que peu à la perte de sa liberté. Dans ces temps de férocité, où conquérir n'était que détruire, plusieurs habitans de Cuba furent massacrés. Un plus grand nombre terminèrent leur

carrière dans des mines d'or, quoiqu'elles ne se trouvassent pas assez abondantes pour être longtemps exploitées. Enfin la petite-vérole, ce poison que l'ancien monde a donné au nouveau, en échange d'un plus cruel encore, acheva ce que les autres fléaux avaient si fort avancé. Les Espagnols eux-mêmes, qui s'étaient beaucoup multipliés dans cet établissement, en avaient disparu pour aller envahir le Mexique. L'île entière ne fut bientôt qu'un désert.

Elle dut sa renaissance, ou si l'on veut, son accroissement au pilote Alaminos, qui, le premier, passa en 1519 le canal de Bahama, en allant porter à Charles-Quint les premières nouvelles des succès de Cortès. On ne tarda pas à comprendre que ce serait la seule route convenable pour les vaisseaux qui voudraient se rendre du Mexique en Europe; et la Havane fut bâtie pour les recevoir. L'utilité de ce port fameux s'étendit depuis aux bâtimens expédiés de Porto-Bello et de Carthagène; tous y relâchaient et s'y attendaient réciproquement, pour arriver ensemble avec plus d'appareil ou de sûreté dans la métropole. Les dépenses prodigieuses que faisaient, durant leur séjour, des navigateurs chargés des plus riches trésors de l'univers, jetèrent un argent immense dans cette ville, qui elle-même était forcée d'en verser une partie dans les campagnes plus ou moins éloignées qui la nourrissaient. De cette manière, Cuba eut quelques

xi.
Importance,
gouvernement,
population,
cultures
et autres
travaux
de Cuba.